Racine, Jean Baptiste
Iphigénie

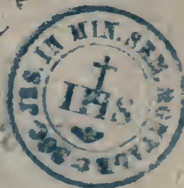
IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE,

PAR M^R. RACINE.

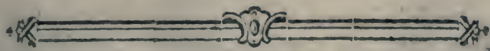
NOUVELLE EDITION.





A PARIS.

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.



M. DCC. LXIX.

ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGE'NIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Hélene & de Théſée.

ARCAS, } Domeſtiques
EURIBATE, } d'Agamemnon.

ÆGINE, Femme de la ſuite de Clytemneſtre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

TROUPE de Gardes.

La Scène eſt en Aulide, dans la Tente d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

OUI, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'eſt vous même Seigneur ! Quel important beſoin
Vous a fait devancer l'Aurore de ſi loin ?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide :
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneur, par quel ſecret outrage,
Les Dieux, à vos deſirs toujours ſi complaiſans,
Vous font-ils méconnoître & haïr leurs préſens ?

Roi, Pere, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possedez des Grecs la plus riche Contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encor aux Dieux dont vous sortez :
Le jeune Achille, enfin, vanté par tant d'Oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille; & d'un hymen si beau,
Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent ?
Tous ces mille Vaisseaux, qui chargés de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop long-temps vous ferment le chemin.
Mais parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mêlange.
Bientôt.... Mais quels malheurs dans ce billet tracés,
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? D'aignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,
Nos Vaisseaux par les vents sembloient être appellés :
Nous partions ; & déja par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troye.
Un prodige étonnant fit taire ce transport,
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le Port.
Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoüi me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor & d'Ulysse,
J'offris sur ces Autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! & que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste & solemnel,

Une fille du ſang d'Hélene,
De Diane en ces lieux n'enſanglante l'Autel.
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penſer,
Je ſentis dans mon corps tout mon ſang ſe glacer:
Je demeurai ſans voix, & n'en repris l'uſage
Que par mille ſanglots qui ſe firent paſſage.
Je condamnai les Dieux, & ſans plus rien oüir,
Fis vœu ſur leurs Autels de leur déſobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendreſſe allarmée!
Je voulois ſur le champ congédier l'Armée.
Ulyſſe en apparence approuvant mes diſcours,
De ce premier torrent laiſſa paſſer le cours.
Mais bientôt rappellant ſa cruelle induſtrie,
Il me repréſenta l'honneur & la Patrie,
Tout ce Peuple, ces Rois à mes ordres ſoumis,
Et l'Empire d'Aſie à la Gréce promis;
De quel front, immolant tout l'Etat à ma fille,
Roi ſans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, (je l'avoue avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur;
Ces noms de Roi des Rois, & de Chef de la Gréce,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.
Pour comble de malheurs, les Dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger ſommeil ſuſpendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs Autels le ſanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié ſacrilége;
Et préſentant la foudre à mon eſprit confus,
Le bras déja levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis enfin, & vaincu par Ulyſſe,
De ma fille, en pleurant j'ordonnai le ſupplice:
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher:
Quel funeſte artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage;
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce Guerrier, preſſé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, & partir ſon époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille,
Ce Héros, qu'armera l'amour & la raiſon,
Vous laiſſe, par ce meurtre, abuſer de ſon nom?

Verra-t-il à ses yeux son Amante immolée ?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent ; & son pere Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappellé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-temps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, & triomphe en courant ;
Et ce vainqueur suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.
Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras :
Ma fille qui s'approche, & court à son trépas,
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévere,
Peut-être s'applaudit des bontés de son pere ;
Ma fille.... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, un amour mutuelle,
Sa pitié pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô Ciel ! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes Oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre ; cours au-devant de la Reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycenne.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prends un fidele guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;
Et la Religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue & leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse.
Va, dis-je, sauve-là de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille à jamais abusée,

Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mere en fureur épargne-moi les cris,
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille & la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut désormais jusques à son retour,
Différer cet hymen, que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste il le faut taire.
Déja le jour plus grand nous frappe & nous éclaire;
Déja même l'on entre, & j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit.

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide,
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entiere, ou vaincue, ou calmée,
Lesbos même conquise, en attendant l'Armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête;
Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croye
D'un bruit qui me surprend, & me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée?

AGAMEMNON.

Ma fille! qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

AGAMEMNON *à Ulysse.*

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O Ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée,
Trouble toute la Gréce, & consume l'Armée ;
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux ;
Il faut du sang peut-être, & du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique !
Voudroit-il insulter à la crainte publique ?
Et que le Chef des Grecs irritant les destins ;
Préparât d'un hymen la pompe & les festins ?
Ah, Seigneur ! est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, & chérit la Patrie ?

ACHILLE.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi ;
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse, ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler votre zèle.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les Autels d'offrandes & de sang.
Des victimes vous-même interrogez le flanc.
Du silence des vents demandez-leur la cause.
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne sçauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive ;
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret, si quelque autre Guerrier ;
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta secrette envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie ?
N'aurois-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur !

ULYSSE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire ;
Que d'un crédule espoir, trop long-temps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.

Le Ciel protége Troye ; & par trop de préſages ,
Son courroux nous défend d'en chercher les paſſages.

ACHILLE.

Quels préſages affreux nous marquent ſon courroux ?

AGAMEMNON.

Vous-même conſultez ce qu'il prédit de vous.
Que ſert de ſe flatter ? On ſçait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on ſçait que pour prix d'un triomphe ſi beau,
Ils ont, aux champs Troyens , marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,
Devant Troye , en ſa fleur, doit être moiſſonnée.

ACHILLE.

Ainſi pour vous vanger , tant de Rois aſſemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris couronnant ſon inſolente flamme ,
Retiendra ſans péril la ſœur de votre femme !

AGAMEMNON.

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris ſoin de nous venger aſſez !
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée ,
Epouvantent encor toute la mer Egée.
Troye en a vu la flamme, & juſques dans ſes ports,
Lès flots en ont pouſſé les débris & les morts.
Que dis-je ? Les Troyens pleurent une autre Hélene ,
Que vous avez captive envoyée à Mycene.
Car je n'en doute point , cette jeune beauté
Garde en vain un ſecret que trahit ſa fierté ;
Et ſon ſilence même accuſant ſa foibleſſe ,
Nous dit qu'elle nous cache une illuſtre Princeſſe.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours ſont trop ingénieux.
Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des Dieux.
Moi , je m'arrêterois à des vaines menaces ?
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces ?
Les Parques, à ma mere, il eſt vrai, l'ont prédit,
Lorſqu'un époux mortel fut reçu dans ſon lit :
Je puis choiſir , dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre , inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon pere une obſcure vieilleſſe,
Et toujours de la gloire évitant le ſentier ,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obſtacles ;

L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont là nos Oracles.
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes ?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes.
Et laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.
C'eſt à Troye, & j'y cours. Et quoiqu'on me prédiſe,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduiſe ;
Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons nous venger.
Mais non, c'eſt en vos mains que le deſtin la livre.
Je n'aſpire, en effet, qu'à l'honneur de vous ſuivre.
Je ne vous preſſe plus d'approuver les tranſports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :
Ce même amour, ſoigneux de votre Renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'Armée,
Et me défend ſur-tout de vous abandonner
Aux timides conſeils qu'on oſe vous donner.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

SEigneur, vous l'entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troye, & pourſuivre ſa route :
Nous craignons ſon amour. Et lui-même aujourd'hui,
Par une heureuſe erreur, nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce ſoupir que faut-il que j'augure ?
Du ſang qui ſe révolte eſt-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Eſt-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y. Vous devez votre fille à la Gréce,
Vous nous l'avez promiſe. Et ſur cette promeſſe,
Calchas, par tous les Grecs conſulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ſes prédictions, ſi l'effet eſt contraire,
Penſez-vous que Calchas continue à ſe taire ;

Que ſes plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiſer,
Laiſſent mentir les Dieux, ſans vous en accuſer ?
Et qui ſçait ce qu'aux Grecs, fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux, qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.
N'eſt-ce pas vous enfin, de qui la voix preſſante
Nous a tous appellés aux Campagnes du Xante ?
Et qui de ville en ville atteſtiez les ſermens.
Que d'Helene autrefois firent tous les amans,
Quand preſque tous les Grecs, rivaux de votre frere,
La demandoient en foule à Tyndare ſon pere ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurames dès-lors de défendre ſes droits ;
Et ſi quelque inſolent lui voloit ſa conquête,
Nos mains, du raviſſeur, lui promirent la tête.
Mais ſans vous ce ſerment, que l'amour a dicté,
Libre de cet amour, l'aurions-nous reſpecté ?
Vous ſeul nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laiſſer nos enfans & nos femmes.
Et quand de toutes parts aſſemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille ſeul à nos yeux,
Quand la Gréce déja vous donnant ſon ſuffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage ;
Que ſes Rois, qui pouvoient vous diſputer ce rang,
Sont prêts, pour vous ſervir, de verſer tout leur ſang ;
Le ſeul Agamemnon refuſant la victoire,
N'oſe d'un peu de ſang acheter tant de gloire ?
Et dès le premier pas, ſe laiſſant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer ?

AGAMEMNON.

Ah, Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſement ſe montre magnanime !
Mais que ſi vous voyiez ceint du bandeau mortel,
Votre fils Telemaque, approcher de l'Autel,
Nous vous verrions troublé de cette affreuſe image,
Changer bien-tôt en pleurs ce ſuperbe langage ;
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui !
Seigneur, vous le ſçavez, j'ai donné ma parole,
Et ſi ma fille vient, je conſens qu'on l'immole ;
Mais malgré tous mes ſoins, ſi ſon heureux deſtin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que ſans preſſer ce barbare ſpectacle,
En faveur de mon ſang j'explique cet obſtacle ;
Que j'oſe, pour ma fille, accepter le ſecours

De quelque Dieu plus doux qui veille ſur ſes jours.
Vos conſeils ſur mon cœur n'ont eu que trop d'empire,
Et je rougis...

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La Reine, dont la courſe a devancé les pas,
Va remettre bien-tôt ſa fille entre vos bras.
Elle approche. Elle s'eſt quelque temps égarée
Dans ces bois, qui du Camp ſemblent cacher l'entrée :
A peine nous avons, dans leur obſcurité,
Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amene auſſi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de ſon deſtin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calcas.
Déja de leur abord la nouvelle eſt ſemée,
Et déja de Soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouſſe au Ciel mille vœux pour ſa félicité.
Les uns avec reſpect environnoient la Reine,
D'autres me demandoient le ſujet qui l'amene.
Mais tous ils confeſſoient, que ſi jamais les Dieux
Ne mirent ſur le Trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs ſecretes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il ſuffit. Vous pouvez nous laiſſer.
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste Ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les efforts de ma vaine prudence ;
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes ;
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

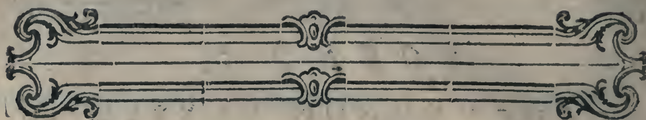
ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur, & foible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre.
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer ;
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
Il le sçait, il l'attend : & s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez : ou plutôt sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene par vos mains rendue à son époux :
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siécles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance,
Je céde, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence ;
La victime bien-tôt marchera sur vos pas,
Allez ; mais cependant faites taire Calchas.
Et m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'autel écarter une mere.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous
Laiſons-les dans les bras d'un pere & d'un époux.
Et tandis qu'à l'envi leur amour ſe déploie,
Mettons en liberté ma triſteſſe & leur joie.

DORIS.

Quoi Madame ! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des ſujets de pleurs?
Je ſçais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'eſt point dans les fers de plaiſir qui la ſuive.
Mais dans le temps fatal que, repaſſant les flots,
Nous ſuivons malgré nous le vainqueur de Lesbos,
Lorſque dans ſon vaiſſeau, priſonniere timide,
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? vos yeux de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs, étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie,
D'une amitié ſincere avec vous eſt unie.
Elle vous plait, vous voit avec des yeux de ſœur,
Et vous ſeriez dans Troye avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon pere l'appelle;
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un ſort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi ! te ſemble-t-il que la triſte Eriphile
Doive être de leur joie un témoin ſi tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir

A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un pere;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mere;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers;
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je respire,
Sans que pere ni mere ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur;
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître;
Me dit que, sans périr, je ne me puis connoître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher.
Toujours avec un sens il en présente un autre.
Et perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance,
Et ton pere, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas! dans cette Troye où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue;
J'allois, en reprenant & mon nom & mon rang,
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le sang.
Déja je découvrois cette fameuse Ville;
Le Ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille.
Tout céde, tout ressent ses funestes efforts.
Ton pere, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers, à moi-même inconnue;
Et de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, Madame, un témoin si fidele,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.
Pourroit il de vos jours ignorer les auteurs?
Ce Camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va, sous son appui, présenter un asyle:

Elle vous l'a promis, & juré devant moi;
Ce gage eſt le premier qu'elle attend de ſa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, ſi, paſſant tout le reſte,
Cet hymen, de mes maux, étoit le plus funeſte?

DORIS.

Quoi! Madame?

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement,
Que ma douleur ne ſouffre aucun ſoulagement.
Ecoute, & tu te vas étonner que je vive.
C'eſt peu d'être étrangere, inconnue & captive.
Ce deſtructeur fatal des triſtes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux & des miens,
Dont la ſanglante main m'enleva priſonniere,
Qui m'arracha d'un coup ma naiſſance & ton pere,
De qui, juſques au nom, tout doit m'être odieux,
Eſt de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous?

ÉRIPHILE.

Je me flattois ſans ceſſe
Qu'un ſilence éternel cacheroit ma foibleſſe;
Mais mon cœur trop preſſé m'arrache ce diſcours,
Et te parle une fois pour ſe taire toujours.
Ne me demande point ſur quel eſpoir fondée,
De ce fatal amour je me vis poſſédée.
Je n'en accuſe point quelques feintes douleurs,
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le Ciel s'eſt fait, ſans doute, une joie inhumaine
A raſſembler ſur moi tous les traits de ſa haine.
Rappellerai-je encor le ſouvenir affreux
Du jour qui, dans les fers, nous jetta toutes deux?
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems ſans lumiere & ſans vie:
Enfin, mes foibles yeux chercherent la clarté;
Et me voyant preſſer d'un bras enſanglanté,
Je frémiſſois, Doris, & d'un vainqueur ſauvage.
Craignois de rencontrer l'effroyable viſage.
J'entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. Son aſpect n'avoit rien de farouche:
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer,
J'oubliai ma colere, & ne ſçus que pleurer.
Je me laiſſai conduire à cet aimable guide.

Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain, s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me ſoulager :
Triſte effet des fureurs dont je ſuis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a préſentée,
Que pour m'armer contr'elle, & ſans me découvrir,
Traverſer ſon bonheur, que je ne puis ſouffrir.

DORIS.

Et que pourroit contr'elle une impuiſſante haine ?
Ne valloit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Eviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de ſe cacher ?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triſte image
Que la gloire à mes yeux montrât ſur ce rivage,
Au ſort qui me traînoit il fallut conſentir.
Une ſecrette voix m'ordonna de partir;
Me dit qu'offrant ici ma préſence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune,
Que peut-être approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs ſe répandroit ſur eux.
Voilà ce qui m'amene, & non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triſte naiſſance :
Ou plutôt leur hymen me ſervira de loi.
S'il s'acheve, il ſuffit, tout eſt fini pour moi.
Je périrai, Doris; & par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens ſi long-tems ignorés;
Et que ma folle amour a trop deshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame, & que pour votre vie.——

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

SEigneur, où courez-vous ? Et quels empreſſemens
Vous dérobent ſitôt à nos embraſſemens ?
A qui dois-je imputer cette fuite ſoudaine ?
Mon reſpect a fait place aux tranſports de la Reine.

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je.——

AGAMEMNON.

Eh bien, ma fille, embrassez votre pere.
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cet amour m'est chere !
Quel plaisir de vous voir, & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déja la renommée,
Par d'étonnans récits, m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grece vous révere !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

AGAMEMNON.

Vous méritez, ma fille, un pere plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON *à part.*

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupirer ?
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous, sans votre ordre, abandonné Mycene ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les tems sont changés aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon pere ! oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous, sans rougir, être pere un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté ;
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périſſe le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ſes vainqueurs coutera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent ſur-tout prendre ſoin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un tems me ſont cruels & ſourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux ſacrifice.

AGAMEMNON.

Puiſſai-je auparavant fléchir leur injuſtice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bien-tôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me ſera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'Autel votre heureuſe famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez ?

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma fille.
Adieu.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil, que dois-je ſoupçonner ?
D'une ſecrette horreur je me ſens friſſonner.
Je crains malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Juſtes Dieux ! vous ſçavez pour qui je vous implore !

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les ſoins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur ſuffit pour vous faire trembler ?

Hélas! à quels ſoupirs ſuis je donc condamnée,
Moi, qui de mes parens toujours abandonnée,
Etrangere par-tout, n'ai, pas même en naiſſant,
Peut-être reçu d'eux un regard careſſant?
Du moins ſi vos reſpects ſont rejettés d'un pere,
Vous en pouvez gémir dans le ſein d'une mere;
Et de quelque diſgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne ſont point eſſuyés?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendroient pas long-tems contre les ſoins d'Achille;
Sa gloire, ſon amour, mon pere, mon devoir,
Lui donnent ſur ſon ame un trop juſte pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je penſe?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un pere de ſi loin m'ordonne de chercher,
S'empreſſe-t-il aſſez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de tranſports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
Leur aſpect ſouhaité ſe découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout, & d'un regard timide,
Sans ceſſe parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin ſans qu'il m'ait prévenue,
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue:
Lui ſeul ne paroît point. Le triſte Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer ſon nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce myſtere?
Trouverai-je l'amant glacé comme le pere?
Et les ſoins de la guerre auroient-ils en un jour
Eteint, dans tous les cœurs, la tendreſſe & l'amour?
Mais, non, c'eſt l'offenſer par d'injuſtes alarmes;
C'eſt à moi que l'on doit le ſecours de ſes armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans,
Dont le pere d'Hélene a reçu les ſermens.
Lui ſeul, de tous les Grecs, maître de ſa parole,
S'il part contre Ilion, c'eſt pour moi qu'il y vole;
Et ſatisfait d'un prix qui lui ſemble ſi doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

MA fille il faut partir ſans que rien nous retienne,
Et ſauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus, qu'interdit & diſtrait,
Votre pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus, craignant de vous commettre,
Il m'avoit, par Arcas, envoyé cette lettre :
Arcas s'eſt vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offenſée.
Pour votre hymen Achille a changé de penſée ;
Et refuſant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Juſques à ſon retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage ;
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même de l'ingrat approuvant le deſſein,
Je vous l'ai, dans Argos, péſenté de ma main ;
Et mon choix, que flattoit le bruit de ſa nobleſſe,
Vous donnoit à jamais au fils d'une Déeſſe.
Mais puiſque déſormais ſon lâche repentir
Dément le ſang des Dieux dont on le fait ſortir,
Ma fille, c'eſt à nous de montrer qui nous ſommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penſer, par un plus long ſéjour,
Que vos vœux, de ſon cœur, attendent le retour ?
Rompons avec plaiſir un hymen qu'il differe :
J'ai fait, de mon deſſein, avertir votre pere :
Je ne l'attends ici que pour m'en ſéparer ;
Et pour ce prompt départ, je vais tout préparer.

(*à Eriphile.*)

Je ne vous preſſe point, Madame de nous ſuivre ;
En de plus cheres mains ma retraite vous livre.
De vos deſſeins ſecrets on eſt trop éclairci ;
Et ce n'eſt pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeſte état ces mots m'ont-ils laiſſée !
Pour mon hymen achille à changé de penſée,
Il me faut ſans honneur retourner ſur mes pas ;
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas ?

ÉRIPHILE.

Madame, à ce diſcours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Le ſort injurieux me ravit mon époux :
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez ſans moi demeurer à Mycene.
Me verra-t-on ſans vous partir avec la Reine ?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir ?

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'eſt trop vous preſſer.
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penſer.
Achille.——Vous brûlez que je ne ſois partie.

ERIPHILE.

Moi ! vous me ſoupçonnez de cette perfidie ?
Moi ! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout ſanglant ſe préſente à mes yeux ?
Qui, la flamme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos.——

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide ;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le ſang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;
Et loin d'en déteſter le cruel ſouvenir,
Vous vous plaiſez encore à m'en entretenir.

Déja plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos pensées:
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je ? & quelle erreur fatale
M'a fait, entre mes bras, recevoir ma rivale ?
Crédule, je l'aimois! Mon cœur même aujourd'hui,
De son parjure amant, lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
Mais que sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Gréce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner;
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame; on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les Dieux contre moi dès long-tems indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuser l'injustice:
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon,
Achille préférât une fille sans nom,
Qui, de tout son destin, ce qu'elle a pu comprendre,
Sçait qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur!
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Gréce, il est mon pere, il m'aime;
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même:
Mes larmes par avance avoient sçu le toucher:
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.



SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

IL eſt donc vrai, Madame, & c'eſt vous que je vois ?
Je ſoupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ? Vous ? Hé! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'aſſuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, raſſurez vous ; vos vœux ſeront contens.
Iphigénie encor n'y ſera pas long-tems.

SCENE VII.

ACHILE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

ELle me fuit ! Veillai-je ? ou n'eſt-ce point un ſonge ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !
Madame, je ne ſçais ſi, ſans vous irriter,
Achille devant-vous pourra ſe préſenter.
Mais ſi d'un ennemi vous ſouffrez la priere,
Si lui-même ſouvent a plaint ſa priſonniere,
Vous ſavez quel ſujet conduit ici leurs pas :
Vous ſçavez.——

ERIPHILE.

Quoi, Seigneur ! ne le ſçavez-vous pas ?
Vous, qui depuis un mois brûlant ſur ce rivage,
Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage ?

ACHILLE.

De ce même rivage, abſent depuis un mois,
Je le revis hier pour la premiere fois.

ERIPHIE.

Quoi ! lorſqu'Agamemnon écrivoit à Mycene,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la ſienne ?
Quoi ! vous qui de ſa fille adoriez les attraits.——

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,

Madame

Madame ; & ſi l'effet eût ſuivi ma penſée,
Moi-même dans Argos je l'aurois dévancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? En ce moment, Calchas, Neſtor, Ulyſſe,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, & ſembloient m'annoncer,
Que ſi j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entrepriſe ici pourroit être formée !
Suis-je, ſans le ſçavoir, la fable de l'Armée ?
Entrons. C'eſt un ſecret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

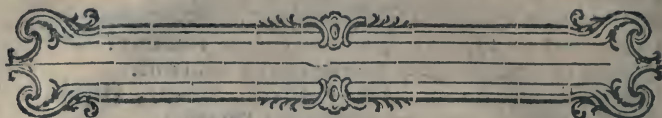
ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

DIeux ! qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?
Orgueilleuſe Rivale, on t'aime, & tu murmures !
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ?
Ah ! plutôt.—— Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou ſur eux quelque orage eſt tout prêt d'éclatet.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'eſt pas encor tranquille.
On trompe Ihigénie ; on ſe cache d'Achille ;
Agamemnon gémit. Ne déſeſpérons point ;
Et ſi le ſort contr'elle à ma haine ſe joint,
Je ſçaurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer ſeule, & mourir ſans vengeance.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions, & mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille & le Camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte;
Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter?
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il differe,
Et vous cherche, brûlant d'amour & de colere.
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître & confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez; je consens qu'on le croye.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille:
Vous pouvez à l'Autel envoyer votre fille.
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée:
Tout y ressent la guerre, & non point l'hymenée.
Le tumulte d'un Camp, soldats & matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux, n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMESTRE.

Qui, moi ? Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'acheve pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servit de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins prèt que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quel autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Atrée :
Vous êtes dans un camp.——

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis.
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,
Où je vois sous vos loix marcher le Grece entiere,
Où le fils de Thétis va m'appeller sa mere.
Dans quel Palais superbe, & plein de ma grandeur,
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, & je vous commande.
Obéissez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE *seule.*

D'Où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel ?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître ?
Me croit-il, à sa suite, indigne de paroître ?
Ou de l'Empire encor, timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélene ici montrer la sœur ?

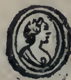
Et pourquoi me cacher ? Et par quelle injuſtice
Faut-il que, ſur mon front, ſa honte réjailliſſe ?
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y réſout.
Ma fille ton bonheur me conſole de tout :
Le Ciel te donne Achille, & ma joie eſt extrême
De t'entendre nommer.—— Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout ſuccede, Madame, à mon empreſſement :
Le Roi n'a point voulu d'autre éclairciſſement :
Il en croit mes tranſports, & ſans preſque m'entendre,
Il vient en m'embraſſant, de m'accepter pour gendre;
Il ne m'a dit qu'on mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le Camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'appaiſer. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux dans une heure il nous reconcilie,
Que Neptune & les vents, prêt à nous exaucer,
N'attendent que le ſang que ſa main va verſer.
Déja dans les vaiſſeaux la voile ſe déploie.
Déja ſur ſa parole ils ſe tournent vers Troye.
Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée,
Où je vais allumer les flambeaux d'Hymenée,
Puis-je ne point chérir l'heureuſe occaſion
D'aller, du ſang Troyen, ſceller notre union,
Et de laiſſer bientôt, ſous Troye enſevelie,
Le deshonneur d'un nom, à qui le mien s'allie ?



SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

PRinceſſe, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre pere, à l'Autel, vous deſtine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'eſt pas tems que nous partions encore.
La Reine permettra que j'oſe demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous préſenter une jeune Princeſſe.
Le Ciel a ſur ſon front imprimé la nobleſſe.
De larmes, tous les jours, ſes yeux ſont arroſés.
Vous ſçavez ſes malheurs, vous les avez cauſés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colere!)
J'ai tantôt, ſans reſpect, affligé ſa miſere.
Que ne puis-je auſſi-bien, par d'utiles ſecours,
Réparer promptement mes injuſtes diſcours!
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous ſeul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle eſt votre captive, & ſes fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ſes mains.
Commencez donc par-là cette heureuſe journée.
Qu'elle puiſſe, à nous voir, n'être plus condamnée.
Montrez, que je vais ſuivre aux pieds de nos Autels,
Un Roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embraſemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire,
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs ſoulagez la plus vive;
La Guerre dans Lesbos me fit votre captive.
Mais c'eſt pouſſer trop loin ſes droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je ſouffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur, & ſans conter le reſte;

Pouvez-vous m'impoſer une loi plus funeſte,
Que de rendre mes yeux les triſtes ſpectateurs
De la félicité de mes perſécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie.
Je vois marcher contr'elle une armée en furie.
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que loin du Camp, & loin de votre vue,
Toujours infortunée, & toujours inconnue,
J'aille cacher un ſort ſi digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taiſent la moitié.

ACHILLE.

C'eſt trop, belle Princeſſe. Il ne faut que nous ſuivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre,
Et que le doux moment de ma félicité,
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout eſt prêt pour la cérémonie,
Le Roi, près de l'Autel, attend Iphigénie.
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme, & l'accuſe à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé ſon ſecret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme eſt toute prête.
Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête.
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Quoi que ce ſoit, parlez, & ne les craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes ſon amant, & vous êtes ſa mere,
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à ſon pere.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrions-nous ?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'Autel pour la ſacrifier.

ACHILLE.

Lui ?

CLYTEMNESTRE.

Sa fille ?

IPHIGENIE.

Mon pere ?

ERIPHILE.

O Ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle ?
Ce diſcours, ſans horreur, ſe peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah, Seigneur ! plût au Ciel que je puſſe en douter !
Par la voix de Calchas, l'Oracle la demande.
De toute autre victime, il refuſe l'offrande ;
Et les Dieux, juſques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGENIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi ſuis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel.

IPHIGENIE *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois deſtinée !

ARCAS.

Le Roi pour vous tromper, feignoit cet hymenée.
Tout le Camp même encore eſt trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux.

ACHILLE *la relevant.*

Ah, Madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mere, à vos pieds, peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée.
Dans cet heureux espoir, je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux, implorant la justice,
Embrasser leurs Autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse :
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter.
A mon perfide époux, je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

MAdame, je me tais, & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille ?
Une mere pour vous croit me devoir prier :
Une Reine, à mes pieds, se vient humilier ;
Et me deshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde. Et quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager ;
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose, de mon nom, armer contre vous-même.

IPHIGENIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, Madame ! un barbare osera m'insulter ?

Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.
Il sçait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer Chef de vingt Rois ses Rivaux;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content & glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un Autel,
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice;
Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice;
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau.
Et quel étoit pour vous ce sanglant hymenée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'Autel me chercher vainement,
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même interessée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGENIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grace derniere,
Vous daignez d'une amante écouter la priere;
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver:
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoiqu'il ait fait, songez qu'il est mon pere.

ACHILLE.

Lui! votre pere? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGENIE.

C'est mon pere, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un pere que j'aime, un pere que j'adore,
Qui me cherit lui-même, & dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect, élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense.
Et loin d'oser ici, par un prompt changement.

Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que, par mes discours, je l'attise moi-même;
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,
Il ne gémisse pas d'un coup qu'on me prépare?
Quel pere, de son sang, se plaît à se priver?
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre:
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreur, son cœur déja troublé,
Doit-il, de votre haine, être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, Madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte?
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)
Par la main de Calchas, s'en va vous immoler;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche, on l'excuse; on le plaint;
C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on craint?
Triste effet de mes soins! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGENIE.

Ah, cruel! cet amour dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente;
J'ai reçu, de ma mort, la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un recit peu fidelle,
M'a de votre inconstance, annoncé la nouvelle?
Quel trouble! quel torrent de maux injurieux
Accusoient à la fois les hommes & les Dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie.
Qui sçait même, qui sçait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
Il me fait, de l'Autel, refuser le passage :
Des Gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

IPHIGENIE.

Ah, Madame ! ... ah, Seigneur, où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la premiere ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGENIE.

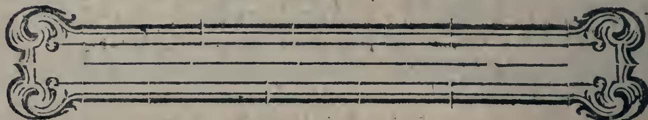
Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches :
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sçai jusqu'où s'emporte un amant irrité,
Et mon pere est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mere oppressée.
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, & de vivre pour vous ?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'un & l'autre un conseil salutaire.
Rappellez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.

Je perds trop de momens en des discours frivoles;
Il faut des actions, & non pas des paroles.
(*à Clytemnestre.*)
Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je respire;
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

AH! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire: & jamais, dites-vous,
Vos yeux, de son bonheur, ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur si farouche...

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche;
Jamais, de tant de soins, mon esprit agité,
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls! espérance inutile!
N'as-tu pas vu sa gloire, & le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai sui les signes trop certains:
Ce Héros si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidéle discours,
Suça même le sang des Lions & des Ours;

Pour elle, de la crainte a fait l'apprentissage;
Elle l'a vu pleurer & changer de visage.
Et je la plains, Doris ? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?
Quand je voudrois, comme elle, expirer dans une heure...;
Mais que dis-je expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil, crois-tu qu'enseveli,
Achille aura pour elle impunément pâli ?
Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle,
Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?
On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et quoique le bucher soit déja préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré.
Tout le Camp n'en sçait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un pere qui balance ?
Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici ?
Une mere en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler.
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée ;
Je suis & je serai la seule infortunée.
Ah ! si je m'en croyois....

DORIS.

Quoi ! que me dites-vous ?

ERIPHILE.

Je ne sçais qui m'arrête, & retient mon courroux ;
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace ;
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contr'eux, & contre leurs Autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein, Madame.

ERIPHILE.

Ah ? Doris, quelle joie !
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye,
Si, troublant tous les Grecs, & vengeant ma prison,
Je pouvois, contre Achille, armer Agamemnon !
Si leur haine, de Troye, oubliant la querelle,
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguisent contr'elle !
Et si, de tout le Camp, mes avis dangereux
Faisoient, à ma Patrie, un sacrifice heureux !

DORIS.

J'entends du bruit, on vient, Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons; & pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuye.
Loin que ma fille pleure & tremble pour sa vie,
Elle excuse son pere, & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'Autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point, avec vous, votre fille à mes yeux?
Mes ordres, par Arcas, vous l'avoient demandée;
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez rétardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle, à l'Autel, marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'Autel eſt paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur de la victime ?

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel ſoin jaloux....

SCENE IV,

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

VEnez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel diſcours ? Ma fille, vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés ?
Quel trouble ! Mais tout pleure, & la fille & la mere.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon pere,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien : vous voulez le reprendre;
Vos ordres, ſans détour, pouvoient ſe faire entendre;
D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis,
Que j'accepte l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre, au fer de Calchas, une tête innocente.
Et reſpectant le coup par vous même ordonné,
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroit digne à vos yeux d'une autre récompenſe;
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'oſe vous dire ici, qu'en l'état où je ſuis,
Peut-être aſſez d'honneurs environnoient ma vie,

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ;
Ni qu'en me l'arrachant, un sévere destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere ;
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait, de ce nom, remercier les Dieux ;
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point, du sang, dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois compter
Tous les noms des Pays que vous allez dompter ;
Et déja d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeller votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous ;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,
Une mere, un amant, attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hymenée.
Déja sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux ; vous me l'aviez permis.
Il sçait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mere est devant vous, & vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime,
La colere des Dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée. Un Oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un Autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore (on a pu vous le dire)
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sureté.
Arcas alloit, du Camp, vous défendre l'entrée.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;

Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit, d'un peuple, arrêter la licence;
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
Ma fille, il faut céder: votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez: & que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une Race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain;
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistence?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter, d'un tel prix;
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélene, qui trouble & l'Europe & l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?

Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere,
Théſée avoit oſé l'enlever à ſon pere.
Vous ſçavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe,
Que ſa mere a cachée au reſte de la Gréce.
Mais non, l'amour d'un frere, & ſon honneur bleſſé,
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.
Cette ſoif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous ſervir, & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'eſt à ces dieux que vous ſacrifiez ;
Et loin de repouſſer le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut diſputer votre place.
Eſt-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raiſon
Cede à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein ! Et d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule, & déſeſpérée ?
Je verrai les chemins encor tous parfumés
Des fleurs dont, ſous ſes pas, on les avoit ſemés ?
Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice :
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere.
Et vous, rentrez, ma fille ; & du moins à mes loix
Obéiſſez encor pour la derniere fois.



SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre:
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutes fois à craindre que ses cris!
Hélas! en m'imposant une loi si severe,
Grands Dieux! me deviez-vous laisser un cœur de pere?

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

UN bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez, à Calchas, livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'Autel appellée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins:
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'Armée.

ACHILLE.

Ah, je sçais trop le sort que vous lui réservez!

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le sçavez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O Ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?

Vous croyez, qu'approuvant vos desseins odieux;
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.
Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.
Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez?

AGAMEMNON.
Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son pere? Etes-vous son époux?
Et ne peut-elle.——

ACHILLE.
Non: elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines,
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines.
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.
Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée;
Accusez & Calchas & le Camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, & vous tout le premier.

ACHILLE.
Moi?

AGAMEMNON.
Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous, qui vous offençant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le Camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous offroit une voye.
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye:
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez: partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.
Juste Ciel! puis-je entendre & souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vai-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des Rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre?

Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever, ou ma femme, ou ma ſœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où ſont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui, des Grecs, moi ſeul je ne dois rien;
Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien;
Vous que mon bras vengeoit, dans Lesbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à ſon époux?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frere bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle eſt, de mes ſermens, ſeule dépoſitaire.
Content de ſon hymen, vaiſſeaux, armes, ſoldats,
Ma foi lui promit tout, & rien à Ménélas.
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon ſang réſervée.
Je ne connois Priam, Hélene, ni Pâris:
Je voulois votre fille, & ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc: retournez dans votre Theſſalie.
Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie.
Aſſez d'autres viendront, à mes ordres ſoumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et par d'heureux exploits forçant la deſtinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge à vos diſcours,
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſecours.
De la Gréce déja vous vous rendez l'arbitre:
Ses Rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offenſe.
Je veux moins de valeur & plus d'obéiſſance.
Fuyez: je ne crains point votre impuiſſant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colere:
D'Iphigénie encor je reſpecte le pere.
Peut-être, ſans ce nom, le Chef de tant de Rois
M'auroit oſé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot; c'eſt à vous de m'entendre;
J'ai votre fille enſemble, & ma gloire à défendre.

Pour aller jufqu'au cœur que vous vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent paffer.

SCENE VII.

AGAMEMNON *feul.*

ET voilà ce qui rend fa perte inévitable.
Ma fille toute feule étoit plus redoutable.
Ton infolent amour, qui croit m'épouventer,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus; bravons fa violence :
Ma gloire intéreffée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.
Ma pitié fembleroit un effet de ma peur.
Holà, Gardes, à moi.

SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

SEigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre fanguinaire ?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer ?
Quel eft cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mere m'attend, une mere intrépide,
Qui défendra fon fang contre un pere homicide :
Je verrai mes foldats, moins barbare que moi,
Refpecter dans fes bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous méprife :
Mais ma fille en eft-elle, à mes loix, moins foumife ?
Ma fille, de l'Autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon facrilége zèle !
Quels vœux en l'immolant, formerois-je fur elle ?
Quelques prix glorieux qui me foient propofés,
Quels lauriers me plairont de fon fang arrofés ?

Je veux fléchir des Dieux la puiſſance ſuprême.
Ah ! quels Dieux me ſeroient plus cruels que moi-même !
Non, je ne puis. Cédons au ſang, à l'amitié ;
Et ne rougiſſons plus d'une juſte pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au ſuperbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui céde, & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole ſoin mon eſprit s'embarraſſe !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ſes yeux ſoit un ſujet d'ennui :
Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui.
Euribate, appellez la Princeſſe & la Reine ;
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

GRands Dieux ! ſi votre haine
Perſévere à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?
Loin de la ſecourir, mon amitié l'opprime ;
Je le ſçais : mais, grands Dieux ! une telle victime
Vaut bien que confirmant vos rigoureuſes loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

ALlez, Madame, allez, prenez ſoin de ſa vie ;
Je vous rends votre fille, & je vous la confie ;
Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas ;
Mes Gardes vous ſuivront commandés par Arcas.

Je veux bien excuſer ſon heureuſe imprudence :
Tout dépend du ſecret, & de la diligence.
Ulyſſe ni Calchas n'ont point encor parlé.
Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.
Cachez bien votre fille, & que tout le Camp croie
Que je la retiens ſeule, & que je vous renvoie.
Fuyez : puiſſent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes triſtes regards ne l'offrir de long-tems !
Gardes, ſuivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon pere !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'emportement ſévere :
Fuyez, vous dis-je ; & moi, pour vous favoriſer,
Par de feintes raiſons je m'en vais l'abuſer :
Je vais faire ſuſpendre une pompe funeſte,
Et de ce jour au moins lui demander le reſte.

SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

SUi-moi : ce n'eſt pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les ſuivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je ſuccombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendreſſes d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raiſons. Il faut, ou la perdre, ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter : va, retourne à ma mere,
Ægine ; il faut des Dieux appaiser la colere.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considere l'état où la Reine est réduite.
Voi comme tout le Camp s'oppose à notre fuite.
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos gardes repoussés, la Reine évanouie.——
Ah ! c'est trop l'exposer ; souffre que je la fuye ;
Et sans attendre ici ces secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon pere même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon pere, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame ? Quoi donc ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.
Mais le Roi qui le hait, veut que je le haïsse ;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
Ægine ; il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame !

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! ah rigueur inouie !
Dieux plus doux ! vous n'avez demandé que ma vie.
Mourons, obéïssons. Mais qu'est-ce que je voi ?
Dieux ! Achille ?

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILE.

VEnez, Madame, ſuivez-moi.
Ne craignez, ni les cris, ni la foule impuiſſante
D'un peuple qui ſe preſſe autour de cette Tente.
Paroiſſez ; & bientôt ſans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma ſuite,
De mes Theſſaliens vous amenent l'élite.
Tout le reſte aſſemblé près de mon étendart,
Vous offre de ſes rangs l'invincible rempart.
A vos perſécuteurs oppoſons cet aſyle.
Qu'ils viennent vous chercher ſous les Tentes d'Achille.
Quoi ! Madame, eſt-ce ainſi que vous me ſecondez.
Ce n'eſt que par des pleurs que vous me répondez ?
Vous fiez-vous encore à de ſi foibles armes ?
Hâtons-nous : votre pere à déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le ſçais bien, Seigneur. Auſſi tout mon eſpoir
N'eſt plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir ? Ah ! ceſſez de tenir ce langage.
Songez-vous quel ſerment vous & moi nous engage ?
Songez-vous (pour trancher d'inutiles diſcours)
Que le bonheur d'Achille eſt fondé ſur vos jours ?

IPHIGÉNIE.

Le Ciel n'a point, aux jours de cette infortunée,
Attaché le bonheur de votre deſtinée.
Notre amour nous trompoit ; & les Arrêts du ſort
Veulent que ce bonheur ſoit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, ſongez à ces moiſſons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains préſente la victoire.
Ce champ ſi glorieux où vous aſpirez tous,
Si mon ſang ne l'arroſe, eſt ſtérile pour vous.
Telle eſt la loi des Dieux à mon pere dictée.
En vain, ſourd à Calchas, il l'avoit rejettée ;
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels ſe ſont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obſtacles.
Vous-même dégagez la foi de vos Oracles.

Signalez ce Héros à la Gréce promis.
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déja Priam pâlit : déja Troye en allarmes
Redoute mon bûcher, & frémit de vos larmes.
Allez, & dans ses murs vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espere que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels, joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, Prince, vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours votre cruelle adresse
Veut servir votre pere, & tromper ma tendresse :
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr.
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui, de ma faveur, se voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, Madame, il faut les en croire, & me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi? Que contre un pere osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où seroit le respect, & ce devoir suprême?——

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévere,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre pere?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,
Quand il cesse de l'être, & ne vous connoît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse; & ma crainte.—

IPHIGÉNIE.

Quoi, Seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie?
Ah, Seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déja trop pour moi que de vous écouter.

Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrêmités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre pere un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'Autel; & moi, j'y cours, Madame:
Si de sang & de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime,
Le Prêtre deviendra la premiere victime;
Le bûcher par mes mains détruit & renversé,
Dans le sang des Bourreaux nagera dispersé:
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre pere frappé tombe, & périt lui-même,
Alors de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

ERIPHILE.

Ah, Seigneur! ah, cruel!— Mais il fuit, il m'échappe:
O toi qui veux ma mort, me voilà seule, frappe,
Termine, juste Ciel, ma vie & mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

OUi, je la défendrai contre toute l'Armée;
Lâches, vous trahissez votre Reine opprimée.

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez:
Vous nous verrez combattre & mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zèle fatal tout le Camp aveuglé.

Plus de pitié : Calchas ſeul regne, ſeul commande ;
La piété ſévere exige ſon offrande.
Le Roi, de ſon pouvoir ſe voit dépoſſéder ;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout céde, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain oppoſer ſon courage.
Que fera-t-il, Madame ? Et qui peut diſſiper
Tous les flots d'ennemis prêt à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc ſur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reſte de vie.
La mort ſeule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.
Mon corps ſera plutôt ſéparé de mon ame,
Que je ſouffre jamais.—— Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame !
Sous quel aſtre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une ſi tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous ſommes ?
Vous avez à combattre, & les Dieux & les hommes.
Contre un peuple en fureur vous expoſerez-vous ?
N'allez point dans un Camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obſtinée,
Par des ſoldats peut-être indignement traînée,
Préſenter pour tout fruit d'un déplorable effort.
Un ſpectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laiſſez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voiſin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout ſi vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLYTEMNESTRE.

Lui ! par qui votre cœur à Calchas préſenté.——

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahiſon le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux ;
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreſte mon frere.
Puiſſe-t-il être, hélas ! moins funeſte à ſa mere !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.

Daignez m'ouvrir vos bras pour la derniere fois,
Madame; & rappellant votre vertu ſublime.—
Euribate, à l'Autel conduiſez la victime.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

AH! vous n'irez pas ſeule, & je ne prétends pas.—
Mais on ſe jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre ſoif ſanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame, & que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me conſume en d'impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je ſors.
Mourai-je tant de fois ſans ſortir de la vie?

ÆGINE.

Ah! ſçavez-vous le crime & qui vous a trahie,
Madame? Sçavez-vous quel ſerpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans ſon ſein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A ſeule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monſtre! que Mégere en ſes flancs a porté!
Monſtre, que dans nos bras les enfers ont jetté!
Quoi! tu ne mouras point? Quoi! pour punir ſon crime.—
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi! pour noyer les Grecs, & leurs mille Vaiſſeaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
Quoi! lorſque les chaſſant du Port qui les recéle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents ſi long-tems accuſés,
Ne te couvriront pas de ſes Vaiſſeaux briſés?
Et toi, Soleil, & toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier, & le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'oſas du pere éclairer le feſtin,
Recule, ils t'ont appris ce funeſte chemin.
Mais cependant, ô Ciel! ô mere infortunée!
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés:
Calchas va dans ſon ſang.— Barbares, arrêtés.

C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, & ſens trembler la terre :
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'En doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment éxauce vos prieres ;
Il a briſé des Grecs les trop foibes barrieres.
Achille eſt à l'Autel : Calchas eſt éperdu :
Le fatal ſacrifice eſt encor ſuſpendu.
On ſe menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ſes amis, pour lui prêts à ſe dévouer.
Le triſte Agamemnon, qui n'oſe l'avouer,
Pour détourner ſes yeux des meurtres qu'il préſage ;
Ou pour cacher ſes pleurs, s'eſt voilé le viſage.
Venez, puiſqu'il ſe taît, venez par vos diſcours,
De votre défenſeur, appuyer le ſecours,
Lui-même de ſa main, de ſang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre ſon amante.
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas ;
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâliſſe :
J'irai par-tout : mais, Dieux ! ne vois-je pas Ulyſſe ?
C'eſt lui. Ma fille eſt morte, Arcas, il n'eſt plus tèms.

SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

NOn, Madame, elle vit ; & les Dieux ſont contens.
Raſſurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! & c'eſt vous qui venez me l'apprendre?

ULYSSE.

Oui, c'eſt moi, qui long-tems contr'elle & contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux;
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'auſteres conſeils ai fait couler vos larmes,
Et qui viens, puſqu'enfin le Ciel eſt appaiſé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai cauſé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, Prince! ô Ciel! je demeure éperdue:
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saiſi d'horreur, de joie, & de raviſſement.
Jamais jour n'a paru ſi mortel à la Gréce.
Déja de tout le Camp la diſcorde maîtreſſe,
Avoit ſur tous les yeux mis ſon bandeau fatal,
Et donné du combat le funeſte ſignal.
De ce ſpectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, & contr'elle l'armée.
Mais quoique ſeul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'Armée, & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage,
Déja couloit le ſang, prémice du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'eſt avancé,
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute:
» Vous, Achille, a-t-il dit, & vous, Grecs, qu'on m'écoute.
» Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
» M'explique ſon Oracle, & m'inſtruit de ſon choix.
» Un autre ſang d'Helene, une autre Iphigénie,
» Sur ces bords immolée, y doit laiſſer ſa vie.
» Théſée avec Hélene, uni ſecretement,
» Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlevement.
» Une fille en ſortit, que ſa mere a célée;
» Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
» Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
» D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
» Sous un nom emprunté, ſa noire deſtinée
» Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée.
» Elle me voit, m'entend, elle eſt devant vos yeux;
» Et c'eſt elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainſi parle Calchas. Tout le Camp immobile
L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.

Elle

Elle étoit à l'Autel; & peut-être en ſon cœur
Du fatal ſacrifice accuſoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une courſe ſubite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en ſecret ſa naiſſance & ſon ſort:
Mais puiſque Troye enfin eſt le prix de ſa mort,
L'Armée à haute voix ſe déclare contr'elle,
Et prononce à Calchas ſa ſentence mortelle.
Déja pour la ſaiſir Calchas leve les bras:
» Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.
» Le ſang de ces Héros dont tu me fais deſcendre,
» Sans tes profanes mains, ſçaura bien ſe répandre. »
Furieuſe elle vole; & ſur l'Autel prochain
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule & fait rougir la terre,
Les Dieux font ſur l'Autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémiſſemens,
Et la mer leur répond par ſes mugiſſemens.
La rive au loin gémit, blanchiſſante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous
Jette une ſainte horreur qui nous raſſure tous.
Le Soldat étonné, dit que dans une nue,
Juſques ſur le bûcher Diane eſt deſcendue;
Et croit que s'élevant au travers de ſes feux,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empreſſe, tout part. La ſeule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure ſon ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir:
Venez. Achille & lui brûlent de vous revoir,
Madame, & déſormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguſte alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel! puis-je jamais
Récompenſer Achille & payer tes bienfaits!

FIN.